



La paresse

La Nouvelle
Juillet 2026 - n°12

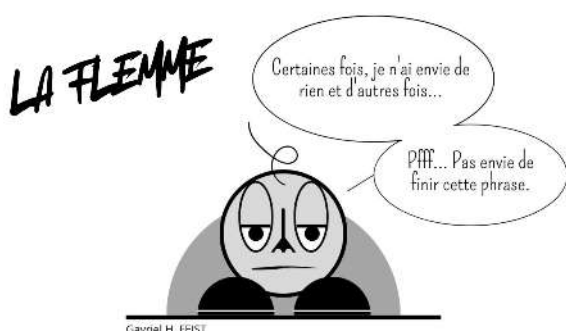
La bonne surprise

Les concours réservent des surprises : parfois d'exécrables, parfois d'excellentes.

Dans les derniers jours, une candidature arrive. Rien d'exceptionnel ; la date limite provoque la précipitation des retardataires ! La pièce jointe n'est pas un texte, comme demandé dans le règlement, mais une image !

Premier réflexe : on l'écarte, car non conforme aux intransigeants articles de la sélection.

Second réflexe : on l'ouvre, car la curiosité est plus forte que la raison.



Merci à Gavriel H. Feist, nous publions son dessin avec son autorisation, dans les mêmes conditions que les textes sélectionnés.

Surprise surprise !

Le sujet de la paresse a réveillé les ardeurs, la participation a monté de 150 %. Mais il a refroidi les recherches : plus de la moitié des récits touche l'oreiller et l'adolescence. À croire que la paresse est synonyme de jeunes gens qui refusent de se lever le matin !

Un peu, ça va... à lire la même histoire, bonjours les dégâts.

Avant de se lancer tête baissée dans notre sujet, il était prudent d'en cerner le sens immédiat – celui où tout le monde se rue – et les déclinaisons disponibles. Les chances augmentaient de rester dans le cadre et d'offrir un angle original.

Consulter le dictionnaire

Le site du CNRTL donne à **paresse**, la définition suivante : “propension à ne rien faire, répugnance au travail, à l'effort physique, intellectuel, faiblesse de caractère qui porte à l'inaction, à l'oisiveté.”

Le terme est proche du refus de faire quoi que ce soit (*apathie*), de l'affaiblissement physique ou moral qui réduit les forces et l'activité d'une personne (*langueur*) ou de la diminution des forces physiques ou morales (*abattement*). En français, les synonymes ont toujours une nuance entre eux !

Les exploitations envisageables

Le personnage prend donc le temps de vivre, il ralentit la précipitation autour de lui. Il n'est pas fainéant – qui fait néant, rien – mais refuse de se prendre la tête ; il s'organise, se ménage, se débarrasse des obligations lassantes, etc. Ses actions ont pour but de s'économiser. Il peut, comme *le sous-préfet aux champs* d'Alphonse Daudet, laisser tomber les obligations pendant quelque temps, mais les assumer par ailleurs.

D'autres acceptions du terme offraient des opportunités d'exploitation.

— en zoologie, le *paresseux* est le nom commun de l'*aï*, de l'*unau* et en Afrique, du *potto* ! Les noms propres évitaient d'utiliser les mots interdits.

— en botanique, un élément *paresseux* offre une récolte tardive : les laitues d'été et d'automne.

— en technologie, un ressort *paresseux* reste mou, il ne se détend pas bien.

— en médecine, un organe *paresseux* fonctionne ou réagit avec lenteur ou de manière incomplète.

— une *coiffure à la paresseuse* était une coiffure postiche de femme au XVIIIe siècle.

— un *corset à la paresseuse* est un corset féminin qui se lace ou s'agrafe par-devant.

Ces expressions ouvraient des horizons variés, des contextes différents, des époques larges, tout en respectant le sujet donné : *la paresse*. En se plaçant loin de l'éternel adolescent mollasson.

La recette d'analyser le thème fourni montre comment une même matière conduit à la banalité ou à l'originalité. Dans le premier cas, le candidat entre dans le groupe majoritaire, donc répétitif ; dans le second cas, il s'en distingue.

La célèbre courbe de Gauss illustre le phénomène : au milieu une grande quantité indiscernable ; aux extrémités, d'un côté : les textes désolant par leurs nombreux défauts (hors-sujet, lourdeur, orthographe...), de l'autre côté : ceux qui font lever les bras au ciel !

Coups de cœur

Partant de ces remarques, la sélection a retenu les textes courts qui ont surpris par leur environnement ou par l'humour apporté. Les plus longs dressent de véritables portraits et les insèrent dans un contexte où leur caractère particulier trouve un mode d'expression original.

L'ordre de présentation répond au vœu d'alterner les formats et les approches ; *les premiers seront les derniers*, dit un texte sacré, nous l'avons écouté !

La Nouve veille à innover.

Pour vivre et durer, l'association **La Piterne** a ouvert une "boutique" baptisée *La Libre Aire*. Ce lieu réunit les recueils du XIXe siècle dénichés çà et là, présentés dans des formats contemporains : e-pub, PDF, impression à la demande.

La Piterne centralise ses initiatives.

Ainsi, [la rubrique les Nouvellistes](#) présente une revue trimestrielle avec :

- * 3 nouvelles issues des revues du XIXe siècle.
 - * 3 sujets d'écriture issus de ces textes
 - * 3 analyses des sujets, avec des suggestions de développement.
 - * 1 nouvelle sans thème d'écriture, mais avec une autopsie, "disséquée" du début à la fin.
- Le prix symbolique de 5 euros permet à l'association de perdurer dans ses recherches et ses présentations. Aucun autre frais n'est imposé pour concourir.

Trois concours en parallèle

Les sujets d'écriture sont autant d'appels à texte pour le magazine, programmé en octobre prochain.

Le règlement ne change pas, il est rappelé dans la page [des Nouvellistes](#). Présentation et format sont précisés.

La date limite d'envoi est fixée au dimanche 29 août à 23 h 59.

La paresse

Le sous-préfet aux champs.....	4
Alphonse Daudet	
Le Grand Maître.....	5
Alex V. Vargo	
Le refuge des brumes.....	5
Mathias Grumberg	
Puis elle s'efface.....	8
Jean-Baptiste Lalloz	
La fête de Saint Quiesco.....	8
Nathan Dellabey	
Une admiration secrète.....	11
Céline Mahon	
Le ralentissement.....	12
Fabien Schnell-Reisse	
Brad.....	14
Michèle Peyrat	
Plus tard peut être.....	14
Julie Martine	
Le ménage quantique.....	17
Marie Derley	
L'hymne au courant d'air.....	17
Alex V. Vargo	
D'ici, rien n'advient.....	20
Christine B.	
La dernière partie de l'unau.....	20
Nathalie Ferlay	
Œuvres complètes.....	22
Orson C. Kraf	

Publication de l'Association *La Piterne*
 Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
 Illustrations : Pixabay.com
 ISSN : 2969-5988

Le sous-préfet aux champs

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur les genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré ; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées : « Messieurs et chers administrés... » Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite : « Messieurs et chers administrés... », la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche !... À perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe : « Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet ; pour composer votre discours, vous serez bien mieux sous mes arbres... » M. le sous-préfet est séduit ; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts. Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel

est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

À voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe, et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne ; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre. « C'est un artiste ! dit la fauvette. – Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince. »

« C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. – Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet ! » Et tout le petit bois va chuchotant : « C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet ! » – « Comme il est chauve ! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : « Est-ce que c'est méchant ? »

« Est-ce que c'est méchant ? » demandent les violettes. Le vieux rossignol répond : « Pas du tout ! » Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : « Messieurs et chers administrés... »

« Messieurs et chers administrés », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours : mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin : « À quoi bon ? – Comment ! à quoi bon ? » dit le sous-préfet, qui devient tout rouge ; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : « Messieurs et chers administrés... »

« Messieurs et chers administrés... » a repris le sous-préfet de plus belle ; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de

leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine ; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs ; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois : « Messieurs et chers administrés... messieurs et chers admi... messieurs et chers... » Puis il envoie les administrés au diable ; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles !... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

Alphonse Daudet

Lettres de mon moulin (1869)

L'exemple classique en guise d'introduction

La célèbre nouvelle chante la paresse qui saisit le haut fonctionnaire et le détourne de son obligation !



Le Grand Maître

Le record du monde était à portée de main, ou plutôt, à portée de vertèbres. Allongé sur le canapé depuis mardi, Louis avait atteint un niveau de maîtrise absolu. Sa seule activité musculaire consistait à laisser la gravité agir sur ses paupières. Autour de lui, la poussière s'accumulait, formant un duvet protecteur sur la télécommande, objet désormais trop lointain pour mériter un effort.

Sa femme entra dans la pièce, une liste de courses à la main. Elle ouvrit la bouche, mais se ravisa devant la majesté de cette inertie. Louis ne cligna même pas des yeux. Faire acte de présence était déjà un labeur épuisant.

Il regarda une mouche se poser sur son nez. Il la laissa faire. Chasser l'insecte aurait été une trahison envers sa discipline.

À cet instant, il n'était plus un homme ; il était un meuble de grande valeur.

Alex V. Vargo

Et vive le sport, même extrême !

Le refuge des brumes

Dans cette crique rocheuse, les falaises abruptes donnaient le vertige, quelle que soit sa place. Elles barraient le ciel, suspendaient le temps sous une voûte de nuages d'encre qui pesait sur l'eau noire. Plutôt qu'un gris uniforme, l'accumulation de strates lourdes évoquait un camaïeu de gris de Payne, de reflets violacés et de teintes bitumineuses qui se confondaient avec l'horizon. La lumière, prisonnière de ce plafond de plomb, ne parvenait plus à frapper la surface de l'eau. Elle se contentait de filtrer, diffuse et spectrale, comme si le jour lui-même renonçait à se lever tout à fait. Cette masse de pierre volcanique, luisante sous les embruns glacés, se dressait comme un rempart inébranlable face aux tumultes invisibles du monde, ancrant la crique dans une éternité minérale. Tout en bas, le ressac venait mourir contre la roche noire dans un grondement sourd, régulier, presque léthargique. Sans la violence d'une tempête, la force

tranquille de la marée montait sans se presser, elle repoussait l'écume blanche dans les anfractuosités de la falaise. Un sifflement continu, une basse sourde qui finissait par engourdir l'esprit de qui-conque s'égarait dans ses parages. À ses pieds, une impression poignante rappelait que la nature était plus forte que l'homme.

Sur la mer, le vent était si chargé d'humidité, froid et poisseux qu'il en devenait palpable. La brume était si épaisse qu'elle redessina les contours du monde. Cette buée marine n'effaçait pas le paysage, elle le figeait sous une pellicule de givre invisible. Elle ralentissait la course rare des oiseaux marins. Le monde extérieur n'existait plus, il ne restait que cette roche, cette eau lourde, et prisonnière immobile de ce flou suspendu, la silhouette immobile de voilier qui attendait, lui aussi, que le temps daigne passer.

Philip avait choisi l'Écosse et la vie sur un vieux cotre acheté une poignée de sterlings. Un de ces bateaux qui demande un léger entretien de ponçage, de laquage, de rafistolage, qui évade l'esprit. Aussitôt acheté, il l'avait équipé d'un vieux poêle à bois pour contrer la rudesse du climat et réaménagé la capsule pour en faire un nid douillet. À l'intérieur, l'espace était exigu, presque utérin. L'odeur de la laine humide se mêlait à celle du pin sylvestre qui flambait en douceur dans le poêle en fonte. Ce poêle qui était le cœur vivant du voilier. Quand le bois crépitait, la chaleur devenait si intense, si lourde dans la cabine, qu'elle engourdissait les membres. La chaleur coupait les jambes, une invitation physique à s'asseoir, à poser les mains sur les genoux et à regarder les flammes sans autre projet pour les heures à venir. À l'extérieur, il avait installé des panneaux photovoltaïques et un récupérateur d'eau de pluie. Philip avait choisi ce changement de vie avec soin. Fini pour lui le tumulte londonien, les ordres et contre-ordres, la pollution et son travail de trader. Il se souvenait des néons agressifs des salles de marchés, du cliquet. Il en avait assez aussi d'être un senior, un papy pour les jeunes de la génération Z à seulement 45 ans. Au travail, il y avait beaucoup de bruit avec des claviers qui frappent, des cris et des graphiques qui

s'activent sur les écrans. À Londres, le temps était une chose qui s'achetait ou se vendait, cette course contre la montre avait ruiné sa santé et son mariage l'an dernier. Ici, le temps n'avait plus de valeur marchande, il était lent, épais et presque immobile. Philip n'avait plus d'attaches, peu d'amis, une famille distante. Seulement sa fille avec qui il entretenait une relation par caméra interposée, depuis qu'elle s'était lancée dans l'humanitaire, nécessitant de voyager à travers le monde, souvent au péril de sa vie. Parfois, sur l'écran vacillant de son smartphone, le visage de sa fille apparaissait, baigné par la lumière crue d'un campement de fortune en Afrique ou en Asie. Elle parlait vite, animée par une urgence vitale. Lui l'écoutait depuis sa cabine écossaise, le dos calé entre deux coussins, mesurant le gouffre qui séparait leurs deux existences. Elle tentait de réparer le monde, lui avait simplement choisi de s'en extraire, de s'alléger de toute responsabilité, de devenir un point invisible sur une carte maritime.

Le téléphone, autrefois greffé à la paume de sa main, vibrant de notifications frénétiques et de courriels urgents, n'était plus qu'un rectangle de verre inerte. Un miroir sombre où se reflétait son propre visage buriné. À l'occasion, un sursaut de l'ancienne vie lui murmurait qu'un collègue pourrait l'appeler, ou son ex-femme briserait le silence. Mais, l'écran restait éteint ; il ne restait plus que ces chiffres numériques qui changeaient toutes les soixante secondes. Avant, une minute perdue valait des milliers d'euros, de livres sterling ou de dollars et aujourd'hui elle n'était plus qu'une goutte d'eau invisible tombant dans l'océan. Il voulait reprendre à s'adapter au temps qui passe, ne plus le subir mais être le temps. Ni en avance, ni en retard, juste à l'heure pour une fois dans sa vie.

Il attendait le jour de sa retraite officielle. Ce calcul de la retraite n'avait rien d'une fuite en avant. Il était devenu une glissade douce. Ainsi, il imaginait les mois restants comme les grains d'un sablier géant, invisible, suspendu au-dessus de la crique. Chaque grain tombait, le délestait d'un poids. Il n'éprouvait pas l'attente anxieuse du condamné, mais le soulagement de l'artisan qui

voit son œuvre s'achever. Regarder le temps s'écouler sans chercher la chute du sable, voilà où résidait sa véritable victoire. Le vide n'était plus vertical et vertigineux. Il devenait horizontal et paisible comme une mer d'huile.

Lui-même était sans commune mesure, loin de s'ennuyer. Le contraste entre l'effervescence de la City et le silence absolu de la crique. Absolu, pas tout à fait, ni le silence mort, stérile et absolu du vide spatial ; il préférait le terme de silence acceptable. Un silence vivant, habité par les bruits profonds de la terre et de la mer. Le grincement discret de la coque en contreplaqué qui travaillait sous l'effet de la marée, le murmure du vent qui caressait les haubans sans les faire crier, et le ronronnement du poêle à bois qui expirait sa chaleur. Un silence qui ne cherchait pas à l'effrayer, mais à l'envelopper, comme un manteau de laine un peu trop grand pour lui.

Pour Philip, ce mouvement acceptable se déclinait en trois cercles. Le plus lointain venait frapper la muraille des falaises abruptes. Au loin, l'Atlantique se brisait dans un fracas de marbre blanc contre la roche volcanique noire de jais. Comme pour le yin et le yang, au milieu de ce grondement sourd qui montait des entrailles de la crique se maintenaient une complémentarité et une opposition en équilibre. Plus près, le vent écossais s'amusait avec les haubans du cotre, les faisant vibrer comme les cordes d'une harpe géante et désaccordée. Parfois, un tintement métallique, peut-être une drisse oubliée qui cognait contre le mât, rythmait cette symphonie sauvage. Enfin, juste derrière la cloison de bois où Philip appuyait son dos, il y avait le clapotis. Ce baiser régulier et hypnotique de l'eau noire contre la coque. Le voilier oscillait à peine, un roulis de quelques millimètres, mais ce balancement invisible suffisait à engourdir les muscles. La nature déployait une telle énergie autour de lui qu'il ressentait le droit, presque le devoir, de rester de marbre.

Soudain, Philip fut tiré de sa léthargie par le hublot. Un macareux moine frappait son énorme bec contre la vitre et l'observait. Par curiosité, ou pour se divertir, cet oiseau au bec à la pointe rouge, à la

base bleu foncé entouré de jaune frappé par la couleur morne environnante. La période de reproduction devait l'inciter à revenir aussi près de la côte depuis la haute mer. Il venait nicher dans les falaises. Philip observa ce léger désordre et y ressentit une profonde poésie. Un marin averti serait sur-le-champ sorti sur le pont pour le faire déguerpir avant qu'il ne prenne l'habitude de venir sur le bateau et rate la période d'accouplement. Mais Philip, comme marin du dimanche, était plus réticent. Il soupesa l'effort et se demandait s'il était bien nécessaire de chasser l'oiseau. Dans cette intimité qu'ils avaient tous les deux choisie, Philip décida qu'avec son nouveau colocataire, le monde survivrait à son intervention.

L'oiseau cessa ses coups de bec. Il pencha la tête de côté, fixant de son œil noir et cerclé de rouge l'homme immobile de l'autre côté de la vitre. Un silence d'observation mutuelle s'installa. Philip ne fit pas un geste, craignant de briser ce pont invisible entre la faune sauvage et sa cabine chauffée. Le macareux, lissé par le vent humide, finit par rentrer sa tête entre ses plumes, se lovant sur le rebord de la fenêtre. Il capitulait face à l'immobilité de son hôte. À cet instant, plus de trader, plus d'oiseau pressé par l'instinct, mais deux créatures vivantes qui partageaient le même refus de s'agiter sous le ciel d'Écosse.

Philip laissa sa tête retomber contre son coussin de laine. Un sourire intérieur détendit les traits de son visage. Choisir de ne pas agir était une sensation d'une puissance inouïe. Le mat pouvait grincer, l'oiseau pouvait picorer la vitre, la marée pouvait inverser le sens du courant, Philip accordait au monde l'acquiescement de tourner sans lui. Cette réticence, qu'il avait autrefois combattue comme un défaut, lui apparaissait désormais comme le luxe suprême de sa nouvelle existence.

Le soir tomba sur la côte écossaise comme un rideau lourd et humide. Les dernières lueurs du jour furent avalées par un amalgame de noir et de bleu profond qui entourait le cotre, effaçant la frontière entre le ciel et l'océan. Recroquevillé dans la cabine où le poêle jetait ses dernières braises rutilantes, Philip ne faisait plus aucune distinction

entre la pesanteur de son corps lourd, le bois du bateau ancré et la roche de la falaise. Tout s'emboî-
tait, tout s'équilibrait dans une inertie souveraine. Il sortit un instant de sa torpeur et tourna un regard embrumé vers le hublot et remarqua que son ami l'oiseau était parti, laissant le passavant désert. Depuis quand avait-il repris son envol vers les hauteurs des falaises ? Peu importe. Le temps n'avait plus de repères, plus de minutes à scander. Dehors, la silhouette du voilier disparut petit à petit, avalée par la brume épaisse et l'obscurité totale de la crique. Le monde extérieur s'était dissous.

Englouti par la nuit, dépouillé de son passé de bruit et de fureur, Philip était toujours là. Niché au cœur du tableau, il était devenu le silence, devenu l'attente, immobile, en paix.

Mathias Grumberg

Jusqu'au boutiste.



Puis elle s'efface

L'eau dormait, indifférente aux cercles que tra-
çaient de paresseux gardons. Au bord, une fleur penchée laissait choir son reflet dans l'étang, rouge vif comme une braise oubliée. Elle se contentait d'être et de s'incliner un peu plus chaque jour vers l'eau, comme pour s'y noyer sans hâte.

Les poissons glissaient, indécis, frôlant parfois l'image tremblante de la fleur. Ils la déformaient

d'un coup de queue puis s'éloignaient, l'oubliant aussitôt. Le temps, ici, ne se mesurait pas et s'éti-
rait mollement, entre roseaux et nuages accrochés aux branches.

Un matin, un enfant assis sur la berge lança un caillou. Il visa le reflet et ri de voir éclater la tache écarlate en mille fragments.

La fleur, intacte, reprit sa place.

L'automne arriva et la fleur se fana sans bruit. Son double s'effaça avant même qu'elle ne tombât. Les poissons, toujours, tournoyaient. L'étang, lui, ne retint rien.

Seul demeurait, entre deux rides de l'eau, l'écho d'une attente sans objet.

Jean-Baptiste Laloz

Un cadre reposant où le temps prend son temps.

La fête de Saint Quiesco

Je m'appelle Bernard Vouillat. J'ai soixante-
quatre ans, une hanche gauche qui se souvient des hivers et trente-huit ans de tournée derrière moi – facteur à Belvau de 1984 à 2022, quand ils ont décidé que les hommes à vélo coûtaient plus cher que les boîtes aux lettres vides. J'ai rendu mon uni-
forme sans faire d'histoire. Je connais chaque mai-
son de ce village, chaque chien, chaque fissure dans le crépi. Je connais aussi Saint Quiesco, mieux que le curé lui-même, j'ose le dire, parce que moi je n'ai pas eu besoin de le chercher dans les livres. Il m'a toujours semblé évident.

Permettez que je vous explique.

Belvau est un village de quatre cent douze âmes, perché entre deux collines que le vent a oubliées, dans une région que les guides touristiques mentionnent en deux lignes avant de passer à autre chose. Nous avons une épicerie, une salle des fêtes au toit récemment refait, et une église du douzième siècle dont le clocher penche légèrement vers l'est depuis un tremblement de terre de 1783 que les anciens appellent encore « la secousse ».

Dans cette église, dans une niche creusée à

même la pierre, trône la statue de Saint Quiesco.

Elle est petite, cette statue. Taillée dans un calcaire jaunâtre, usée aux épaules par des siècles de main humaine. Le saint est représenté assis – position déjà rare dans l’hagiographie locale, où les saints ont l’air de courir après quelque chose. Lui est assis, les mains à plat sur les genoux, les yeux mi-clos, la bouche légèrement entrouverte comme s’il allait dire quelque chose et avait décidé au dernier moment que la peine ne se justifiait plus.

La légende de Saint Quiesco – Père Anselme la raconte chaque année à la messe du premier dimanche de juin, avec des variantes selon son humeur – est la suivante. En l’an 847, ou 851, ou 863 selon les versions, un incendie menaçait le village de Belvau. Toute la population s’agitait : les uns couraient chercher de l’eau, les autres organisaient des chaînes, d’autres encore tentaient d’abattre les granges pour créer des coupe-feux. Un moine du nom de Quiesco, venu on ne sait d’où, s’assit au milieu de la place et ne bougea pas. Les villageois l’insultèrent, le bousculèrent, lui crièrent dessus. Il demeura immobile.

Et le vent, inexplicablement, tourna. L’incendie s’éteignit de lui-même. Le moine se leva, épousseta sa robe, et repartit sans un mot dans la direction d’où il était venu.

Il fut canonisé – de manière locale et officieuse, dans la mémoire collective – non pas pour avoir fait quelque chose, mais pour ne pas l’avoir fait.

Le saint restait difficile à célébrer. Père Anselme s’y casse les dents depuis vingt ans.

L’édition 2024 de la Fête de Saint Quiesco fut, de l’avis général, la plus désastreuse de mémoire vivante. Je dis ça sans plaisir. J’y ai contribué, comme tout le monde.

Tout commença en mars, lors de la réunion du comité des fêtes. Père Anselme voulait « marquer le coup » cette année. Son idée : une reconstitution historique de l’incendie de 847. Des figurants, des costumes, un feu symbolique dans un tonneau métallique, un drone pour filmer la procession.

Gisèle Aubert, la secrétaire du comité, avait sorti son carnet. Gisèle note tout – les décisions, les sous-décisions, les remarques faites en aparté qui

ne devaient pas être notées. Son carnet est une archive vivante de toutes les bonnes idées qui ont mal tourné à Belvau depuis 2009.

Maurice Pellan, le maire, se souciait du budget. Père Anselme se souciait de la foi. Ils s’étaient regardés comme ils se regardent depuis trente ans – avec la tendresse particulière de deux hommes qui ne s’entendent sur rien mais ont besoin l’un de l’autre.

Moi, j’avais levé la main pour demander si quelqu’un avait réfléchi à ce que le saint lui-même aurait pensé de tout ça.

Silence.

— Bernard, avait dit Père Anselme avec le sourire qu’il réserve aux questions embarrassantes, Saint Quiesco nous regarde avec bienveillance.

— Il nous regarde surtout avec les yeux mi-clos, avais-je répondu. Comme quelqu’un qui préfère – rait qu’on le laisse tranquille. Gisèle avait noté.

Les semaines suivantes furent d’une agitation remarquable. Le comité se réunit cinq fois. Cinq fois ! Pour la fête du Saint, dont toute la théologie repose sur l’idée qu’agir moins vaut mieux qu’agir trop. Il y eut des disputes sur les costumes – Josiane Merle voulait du lin naturel, son mari Roland voulait du polyester lavable. Une controverse s’ouvrit à propos du tonneau : un vrai feu ou des flammes en LED ? Le sous-préfet, consulté par courrier, avait répondu que les feux en milieu public requéraient une autorisation spéciale, un extincteur homologué, et la présence d’un agent certifié.

Père Anselme avait souri avec sérénité et commandé les flammes en LED sur un site chinois.

Le drone fut confié à Théo Aubert, dix-neuf ans, fils de Gisèle, seul habitant du village à en posséder un. La sono fut louée à Périgueux. Le traiteur – pour le repas, bien sûr, l’indispensable repas – fut l’objet de négociations qui durèrent deux semaines et impliquèrent trois devis, une offre concurrente de la femme de Maurice qui « faisait très bien le canard », et une réunion extraordinaire convoquée spécialement pour trancher la question du menu.

Le canard fut écarté. Gisèle nota.

Moi, pendant tout ce temps, j’allais voir le saint.

Je m'asseyais dans l'église, sur le banc de droite, le troisième en partant du fond. Je regardais la statue dans sa niche. Parfois je lui parlais – pas comme Père Anselme lui parle, avec les formules consacrées. Plutôt comme on parle à un voisin qu'on respecte.

— Ils préparent une reconstitution, lui dis-je un soir d'avril. Avec un drone.

Il ne répondit pas.

— Je leur ai dit. Ils ne m'écoutent pas.

Les yeux mi-clos. La bouche entrouverte.

— Bon.

Le premier dimanche de juin arriva avec un ciel parfait, d'un bleu indécent, le genre de ciel qui donne aux gens l'impression que tout va bien se passer. La place du village était décorée de banderoles jaunes et blanches. Les figurants – quatorze villageois en costume de lin ou de polyester selon leur appartenance clanique – se tenaient en cercle autour du tonneau métallique dans lequel Théo avait installé les flammes en LED. Père Anselme, en aube blanche, avait les joues roses de l'effort et de l'espoir.

La messe du matin s'était bien passée. Le sermon sur Saint Quiesco avait duré vingt-deux minutes et contenait dix-sept fois le mot *contemplation*, sept fois *sérénité*, et une seule fois *courage*, glissé rapidement comme si Père Anselme en avait besoin pour lui-même.

Puis vint la procession.

Et là, les choses commencèrent à se compliquer.

D'abord, la sono refusa de s'allumer. Luc Berard, qui s'était autoproclamé responsable technique, passa vingt minutes à s'accroupir derrière les enceintes avec une expression de plus en plus sombre. Il fut rejoint par Roland Merle, qui ne connaît rien à la sono mais dans beaucoup d'autres choses et n'hésite pas à le faire savoir. Puis par Maurice, qui ne maîtrisait rien non plus mais son titre de maire lui confère une autorité universelle sur les pannes.

Ensuite, le drone de Théo perdit le signal. Il s'immobilisa à six mètres de hauteur, tournoya deux fois sur lui-même, et se posa avec une dignité relative sur le toit de la boulangerie Soutard.

Josiane Merle, qui portait la statue de Saint

Quiesco sur un coussin de velours bordeaux, trébucha sur un pavé descellé. Elle ne tomba pas – elle a le pied solide – mais la statue glissa du coussin et atterrit sur les pavés dans un bruit mat qui suspendit toutes les conversations dans un rayon de vingt mètres.

Personne ne bougea.

La statue n'était pas cassée. Elle avait roulé d'un mètre sur les pavés et s'était retrouvée en position assise, dans l'exacte posture de sa niche – les mains sur les genoux, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte. Comme si elle avait sauté de son coussin de velours pour s'asseoir sur la place publique.

Pendant un moment – qui dura je ne sais pas combien de temps : dix secondes, voire davantage – personne ne fit rien. La sono était muette. Le drone était sur le toit. Les flammes en LED clignotaient dans la lumière du soleil qui les rendait presque invisibles. Les quatorze figurants en costume tenaient leurs accessoires sans savoir quoi en faire.

Et dans ce silence inattendu, quelque chose se produisit.

Un merle chanta depuis le tilleul au coin de la place. Juste un merle. Pas un signe du ciel, pas un prodige. Un oiseau ordinaire qui chantait parce que c'était juin et qu'il en avait envie. Mais dans le silence qui s'était installé sans qu'on l'ait invité, ce chant prit une ampleur inhabituelle. Il dura ce qu'il dura, puis s'arrêta.

Personne ne parla.

Maurice, qui allait dire quelque chose – on le voyait à la façon dont il avait ouvert la bouche et pris de l'air – referma la bouche.

Père Anselme regarda la statue sur les pavés. La statue sur les pavés le regarda avec ses yeux mi-clos. Père Anselme ferma les siens.

Gisèle Aubert, le carnet ouvert dans une main, le stylo dans l'autre, baissa les deux.

Je m'assis sur le bord de la fontaine.

Ce fut, je crois, le signal – ou l'absence de signal qui valait tous les signaux. Un par un, sans se concerter, sans que personne le décide ni l'annonce, les habitants de Belvau s'installèrent où ils se trouvaient.

Josiane sur le rebord du tonneau.

Roland sur les marches de l'église.

Maurice dans la chaise en plastique blanc qu'on avait apportée pour lui parce qu'il est maire.

Théo s'allongea dans l'herbe du talus, les bras en croix, les yeux vers le ciel.

La sono resta muette, le drone planté sur le toit.

Nous attendîmes là pendant – j'ai appris plus tard que vingt-six minutes avaient passé, mais sur le moment je n'aurais pas su dire si c'était cinq ou cent. Le soleil chauffait les nuques. Le tilleul sentait déjà un peu, cette odeur sucrée et lourde qui arrive avant les fleurs. Quelqu'un bâilla en prenant son temps, avec une satisfaction sans vergogne, et personne n'en fut choqué.

Cette fête de Saint Quiesco fut de loin la meilleure à laquelle j'ai assisté.

Après, nous mangeâmes quand même. Le traiteur avait attendu dans sa camionnette avec une patience professionnelle. La sono finit par fonctionner, trop tard pour la procession, juste à temps pour diffuser un CD de chants occitans que Père Anselme avait apporté en secours et que tout le monde trouva parfait et approprié.

Autour des tables, la conversation fut douce et sans ordre du jour. Maurice ne fit pas de discours. Père Anselme en fit un court – trois phrases, la dernière étant :

— Je crois que nous avons compris quelque chose aujourd'hui, mais je serais bien en peine de dire quoi.

Il avoua plus tard, qu'il le considérait comme le meilleur sermon de sa carrière.

Gisèle Aubert ne nota rien de la journée. Elle me dit, en rentrant, qu'elle avait passé les vingt-six minutes à regarder le ciel et à penser à sa mère, morte depuis douze ans, et que pour la première fois depuis longtemps, elle avait pensé à elle sans avoir eu mal. Je n'ai rien répondu. Je me contentais de l'air du soir, à côté du tilleul qui commençait vraiment à sentir.

Le lendemain, je retournai voir le saint dans son église. Josiane l'avait remis dans sa niche la veille, un peu gênée, comme on remet quelqu'un à sa place après qu'il s'est permis une sortie imprévue.

Il était là. Les mains sur les genoux. Les yeux

mi-clos. La bouche entrouverte.

Je m'assis sur mon banc habituel, le troisième en partant du fond, et je ne dis rien.

Ce fut notre meilleure conversation.

Nathan Dellabey

Restons calmes, ce n'est qu'un miracle !

Une admiration secrète

Dans le village de Fontbrune, on disait du père Aubanel qu'il était le plus riche de tous. Certains l'enviaient sans se l'avouer.

Depuis des années, personne ne l'avait vu travailler. Et pourtant il mangeait bien, dégustait les meilleurs vins et dormait jusqu'à midi sur sa terrasse, bercé par les cigales.

Il mourut en août, comme il avait vécu : au soleil, sans effort apparent.

Ses fils choisirent un beau cercueil, les fleurs, les chants, le caveau... sans compter. À l'église, les notables vantèrent sa réussite, les élus parlèrent même de mérite.

Puis vint le notaire. Il ouvrit les livres.

Le père Aubanel ne possédait rien. Sa maison appartenait à d'autres. Il devait des sommes – à la banque, à l'épicier, au charcutier, à la coopérative, aux frères Pagnol, à la mairie.

Sa richesse avait été une mise en scène. Une œuvre, presque.

Les fils payèrent pendant six ans.

Parfois, en entendant les cigales, l'aîné pensait à son père avec une fureur mêlée d'admiration.

Céline Mahon

La sagesse appartiendrait-elle aux "Anciens" ?



Le ralentissement

Sira laissa son bol dans l'évier.

Ce n'était rien. Un bol blanc, avec une trace de café refroidi. D'ordinaire, elle le rinçait aussitôt. Le geste était si ancien qu'il ne lui appartenait plus vraiment. Elle ouvrait le robinet, passait l'éponge dans le même mouvement. Puis elle partait travailler en répondant déjà aux messages.

Ce matin-là, elle regarda le bol.

Puis elle mit son manteau. Et elle partit.

Dans l'ascenseur, son téléphone vibra une première fois. Un message de sa supérieure : « Tu peux avancer le point de neuf heures ? Le directeur veut tout avant huit. » Sira lut l'écran. Le referma. Le téléphone vibra encore. Puis encore. Elle sentit l'élan familial : répondre, rassurer, courir. Ce mécanisme organisait sa vie plus que ses propres désirs.

Les portes s'ouvrirent au rez-de-chaussée. Elle traversa le hall. Dehors, l'air était froid. Dans la rue, les gens marchaient déjà vite comme si la ville toute entière allait manquer quelque chose d'essentiel.

Sira marcha à son rythme. C'était cela, le plus étrange. Elle avançait simplement sans se soumettre à l'urgence générale. Un pas d'être humain.

À l'arrêt du tram, elle vit son reflet dans la vitre publicitaire. Trente-huit ans. Manteau noir, cheveux tirés, bouche calme, sérieuse, fiable. Un compliment qui finit par faire office de prison.

Le téléphone vibra encore. « Tu réponds ? » Cette fois, elle ne lut même pas le nom. Elle glissa l'appareil dans sa poche et leva les yeux vers la rame qui arrivait.

Au bureau, personne ne remarqua le changement. Sira posa son sac, alluma son ordinateur, ôta son manteau, s'assit. Elle avait huit minutes de retard, ce qui, dans son service, équivalait à une faute morale. D'habitude, elle se serait excusée en arrivant, avant même qu'on lui adresse la parole. Là, elle dit simplement bonjour.

Nora, du poste voisin, pivota légèrement vers elle.

— Tu as vu les messages ?

— Oui.

— Et ?

— Je vais commencer par le dossier de mardi.

Nora fronça les sourcils, comme si elle n'avait pas bien entendu.

— Le directeur veut le point de ce matin.

— Il l'aura plus tard.

Sira ouvrit un fichier. Ses mains étaient calmes. Derrière elle, elle sentit un silence se former.

Sa supérieure apparut.

— Sira, mon message ?

— Je l'ai lu.

— Et pourquoi je n'ai pas de réponse ?

— Parce que je l'ai lu.

La supérieure cligna des yeux. Dans le bureau, plusieurs têtes se levèrent. Une phrase comme celle-là n'était pas une rébellion. C'était pire. Elle ne contenait ni insolence ni justification.

— Le directeur attend.

— Il attendra un peu.

La supérieure ouvrit la bouche, la referma. Elle semblait chercher dans quelle case ranger ce qui venait de se produire. Colère ? Malaise ? Incident ? Sira n'avait pas élevé la voix. Elle n'avait pas souri. Elle n'avait même pas interrompu le classement de ses dossiers.

Le plus surprenant fut ce qui arriva ensuite : rien. Les claviers reprirent. Quelqu'un toussa. La supérieure repartit, emportant avec elle son irritation inaboutie.

À midi, dans la boulangerie du coin, Sira resta debout dans la file. Devant elle, une jeune vendeuse oublia deux fois ce qu'on venait de lui demander. D'ordinaire, les clients auraient soupiré. Ce jour-là, personne ne protesta. Elle releva une mèche de cheveux derrière son oreille. Servit un homme âgé avant un cadre pressé qui allait ouvrir la bouche et protester, mais la referma et se contenta de reculer.

Le soir, Sira retrouva son bol dans l'évier. Il l'attendait comme une preuve. Elle le contempla plus longtemps que la veille, non par hésitation, mais par gratitude obscure. Elle pensa à sa mère, qui disait toujours : On t'a appris à être utile, pas à vivre. Debout dans sa cuisine, elle en sentit soudain tout le poids. Elle ne le lava pas.

Le lendemain, dans la rue, les premiers signes étaient visibles. Un kiosquier mit plus de temps à rendre la monnaie et leva la tête pour sourire à la cliente. Une mère, devant l'école, ne profita pas des trois minutes d'attente pour consulter son téléphone. Elle posa une main sur l'épaule de son fils et regarda les autres parents comme si elle les voyait pour la première fois.

L'après-midi, les applications de livraison signalèrent des chutes inédites de profit. Des entreprises envoyèrent des courriels alarmés sur la culture de l'effort. Les radios invitèrent des experts à nommer le phénomène. L'un parla d'érosion de la motivation, de contagion comportementale. On aurait dit qu'il décrivait un incendie. Pourtant, dans les rues, la ville ne brûlait pas. Elle se desserrait.

Les terrasses étaient pleines. On voyait des employés rester assis pour finir leur café. Une serveuse demanda à une vieille dame comment allait son genou et écouta réellement la réponse.

Des retards, oui, il y en avait. Des dossiers remis plus tard, des rames moins tendues, des chaînes moins huilées. Mais les urgences véritables trouvaient encore leurs mains. Un infirmier continua de courir pour un arrêt cardiaque. Un pompier monta trois étages avec la même vitesse qu'avant. Une mère se jeta vers son enfant tombé. Ce qui s'effaçait n'était pas le sens du devoir, mais l'habitude d'accorder la même violence temporelle à tout.

Au bureau, la direction convoqua une réunion de crise.

— Nous traversons une baisse de performance préoccupante. Il faut rétablir l'engagement, immédiatement.

Personne ne répondit tout de suite. Ce fut Nora qui parla.

— Répéter cela ne fait pas aller plus vite.

Tout le monde la regarda. Nora elle-même sembla surprise. Karim ajouta :

— On fait tout trop vite pour rien.

Le directeur sourit.

— Je comprends le besoin d'expression, mais restons professionnels.

Alors Sira dit calmement :

— C'est peut-être ça le problème.

Le directeur se tourna vers elle.

— Nous appelons professionnel le fait de ne plus sentir ce qui exige du temps, ajouta-t-elle.

Le troisième jour, Sira n'alla pas au bureau. Elle n'avait pas posé de congé. Elle n'était pas malade. Elle descendit jusqu'au square derrière son immeuble, s'assit sur un banc et regarda les platanes. À côté d'elle, un homme âgé tenait un sac de courses à ses pieds. Au bout d'un moment, il lui dit :

— On dirait dimanche.

Elle sourit.

— Oui.

— On est jeudi.

— Je sais.

Il hocha la tête, comme si cela confirmait quelque chose d'important.

Vers midi, la ville semblait suspendue dans une respiration nouvelle. Moins de klaxons. Moins de gens qui traversaient au rouge sans regarder. Moins de phrases terminées par "vite". On entendait les voix, les oiseaux, le bruit des semelles. Sur un balcon, une femme battait un tapis lentement, avec le sérieux sacré qu'on réserve aux gestes longtemps perdus.

Sira pensa alors que la contagion n'en était peut-être pas une. Personne n'avait rien transmis. Rien n'avait circulé sinon une permission. La permission de différer, de ne pas se jeter, de ne plus offrir à chaque injonction le réflexe entier de son corps. Son téléphone sonna. C'était le directeur. Elle laissa sonner jusqu'au bout.

Une petite fille passa devant elle. Elle s'arrêta net, revint sur ses pas, ramassa une plume au pied d'un arbre, l'examina longuement, et repartit avec l'air d'avoir retrouvé quelque chose que les adultes avaient perdu.

Sira rentra chez elle vers deux heures. Dans l'évier, le bol attendait encore, rejoint par une assiette, un verre et une casserole. Elle ouvrit le robinet. Le referma. Elle sourit malgré elle. Ce n'était pas la vaisselle qu'elle refusait. C'était la police intérieure qui transformait chaque seconde vacante en dette. Alors elle lava le bol. Très lentement. Elle sentit l'eau tiède sur ses doigts, le cercle lisse de la céramique, la mousse qui montait. Quand elle eut

fini, elle resta là, les mains appuyées au bord de l'évier, à écouter le silence.

Par la fenêtre, elle aperçut la rue. Une camionnette était garée en double file. Le chauffeur aidait une vieille femme à monter ses sacs. Sur le trottoir d'en face, Nora avançait à pas lents, et tenait un bouquet de tulipes qu'elle n'avait jamais le temps d'acheter d'habitude. Elles se virent. Nora leva les fleurs comme un salut.

Le soir, les journaux parlèrent d'une ville désorganisée. Les chiffres étaient mauvais, disaient-ils. Plusieurs secteurs perdaient en rendement. Les éditorialistes évoquaient une menace diffuse, presque morale. Mais les images qui accompagnaient leurs analyses les contredisaient : on y voyait des gens assis ensemble, des files moins crispées, des visages levés, des enfants qu'on n'arrachait plus au trottoir d'un geste pressé.

Sira redescendit au square. Les bancs étaient tous occupés. Personne ne parlait fort. Une femme lisait à son fils. Deux adolescents partageaient des écouteurs sans regarder leurs écrans. Un homme en chemise, probablement sorti trop tard d'un bureau qui n'avait pas su le retenir, était allongé dans l'herbe sèche et contemplait le ciel comme un débutant.

La ville n'avait pas cessé de fonctionner. Elle avait cessé de se sacrifier à ce qui n'en valait pas la peine.

Fabien Schnell-Reisse

Domage que cette ville manque sur le GPS.



Brad

Chaque matin, il arrivait en retard et le soir repartait le premier. Il était laid et arborait toujours de très longs ongles crasseux.

Ses collègues l'appelaient Brad, sans doute pour se moquer de sa disgrâce comparée au charme de l'acteur Brad Pitt.

Quelles étaient ses fonctions au sein de l'entreprise ? Nul ne le savait. Il s'enfermait dans son bureau dont il ne sortait presque jamais, ne participant à aucune réunion, ni moment festif. De temps en temps, avec une lenteur extrême, il se dirigeait vers la machine à café, puis réintégrait son bureau où certains l'avaient vu souvent somnoler sur un divan.

Un matin, où Brad paraissait encore plus lent que d'habitude, il fut convoqué dans le bureau du directeur. Une fois en présence de son supérieur, Brad s'assit, avant d'entendre :

— M. Brad. Vous pouvez commencer à vider votre bureau. Dans cinq ans, vous serez à la retraite. Félicitations !

— Aïe, fut la seule réponse de Brad.

Michèle Peyrat

Arriva-t-il à l'heure à son pot d'adieu ?

Plus tard peut être

Le réveil ne sonne pas. Je l'ai neutralisé la veille, d'un geste lent et définitif ; aujourd'hui la mécanique du monde continue sa course frénétique sans moi, et j'en éprouve une grande satisfaction.

À travers les persiennes closes, j'entends le bourdonnement lointain de la ville : le moteur d'un bus, le claquement métallique d'un rideau de fer qu'on lève, le frottement régulier des pneus sur l'asphalte encore humide, un klaxon impatient, le tintement discret d'une clé dans une serrure, une voix étouffée derrière une fenêtre entrouverte. Le souffle d'un camion qui ralentit se mêle au roucoulement hésitant d'un pigeon qui cherche sa place dans tout ce vacarme.

Je suis allongé sur le dos, les yeux ouverts, le corps dans l'axe du sommier. Je fixe une fissure au plafond. Elle serpente, fine et irrégulière, comme une côte dessinée sans plan, creusée lentement dans le plâtre. Des creux, des saillies, des petites arêtes blanchies s'y succèdent, comme si le temps s'était contenté de passer par là et d'y laisser sa trace. Mon regard s'y accroche, la suit, hésite, revient en arrière, progresse encore. Alors je décide, avec une lucidité légère, que ma seule ambition pour la journée sera d'en atteindre le point le plus lointain, uniquement par la contemplation.

Le premier défi est la soif. Rien de brutal, juste une sécheresse légère qui s'installe, comme un rappel discret que le corps existe encore. La langue accroche un peu, la gorge se resserre à peine. Ce n'est pas une urgence, plutôt une insistance douce qui me ramène à cette mécanique silencieuse que je tente justement de laisser de côté.

Se lever impliquerait de briser cette harmonie souveraine avec le matelas, de rompre l'équilibre thermique que ma peau a patiemment négocié avec les draps en coton perlé. C'est une expédition polaire. Je pèse le bénéfice d'un verre d'eau fraîche face au luxe inouï de l'immobilité. L'eau perd par forfait. Je préfère m'attarder sur la rugosité de mon palais. Une sensation simple, presque primitive, qui me ramène à l'essentiel et me prouve que je n'ai besoin de rien d'autre. Rien à ajouter, rien à combler. Mon corps ne pèse plus, il cesse d'être une contrainte pour devenir un lieu tranquille, un espace où tout se dépose enfin. Un temple de calme, sans attente.

Vers onze heures, le soleil perce un interstice entre deux lattes de bois. Un rayon chargé de poussière vient modifier l'obscurité de la chambre. J'observe les grains de lumière. Ils n'ont nulle part où aller, ils sont simplement portés par des courants d'air invisibles. Ils incarnent une forme de perfection cinétique : le mouvement sans intention. Je ne ressens ni tristesse ni fatigue. Au contraire, tout s'apaise, tout se pose. L'agitation habituelle se retire et laisse place à quelque chose de plus simple, de plus lent. Les bruits s'éloignent, la lumière s'installe, l'air circule. Rien ne presse. Rien n'appelle. Mon corps n'a plus rien à prouver. Il est

là, sans effort, dans une forme d'évidence tranquille, comme s'il retrouvait enfin son rythme naturel. Je n'ai plus besoin de prouver ma valeur sociale par le geste ou la parole. Le silence me convient, parce qu'il est là, sans effort, sans attente. Il ne me déguise pas, ne me masque pas, mais m'enveloppe avec cette neutralité apaisante. Je n'ai rien à prouver, rien à rajuster. Il est juste là, comme une présence qui me tient debout, sans artifice et sans poids.

Le téléphone vibre sur la commode. Une fois, dix fois. C'est sans doute Marc, mon collègue, ou peut-être la direction des ressources humaines, ou ma mère. Des êtres qui confondent exister et s'agiter, qui s'inquiètent dès qu'une pièce du puzzle refuse de s'emboîter dans le cadre prévu.

Je regarde l'appareil vibrer jusqu'au bord du meuble avec une curiosité presque scientifique. Il finit par se taire. Le silence revient, plus dense, plus majestueux encore. Je ressens une bouffée de chaleur, une sorte d'extase léthargique. Je suis un explorateur de l'immobile, un conquérant de l'instant pur qui vient de découvrir un continent de calme au milieu d'un océan de bruit.

À midi, une odeur d'ail et de tomates grillées filtre sous la porte de l'appartement. Les voisins vivent dans le « faire ». Ils mastiquent, ils planifient, ils survivent avec une dépense d'énergie qui me paraît désormais obscène. Je me glisse hors du lit, non par nécessité, mais par curiosité. J'échoue dans le vieux fauteuil club du salon, ce vieux complice en cuir fauve qui connaît tous mes renoncements passés. Je m'y enfonce avec la délectation d'un gourmet. Mes membres deviennent lourds, lestés par la certitude que l'oisiveté est un état naturel qui s'installe quand un homme a finalement compris que toutes ces poursuites acharnées d'objectifs ne sont qu'une illusion de mouvement.

C'est le moment où l'on se rend compte que le monde ne nous demande pas forcément d'aller plus loin, plus vite, mais parfois de s'arrêter, d'observer, et de se retrouver dans ce temps suspendu, où l'essentiel n'est plus de gagner quoi que ce soit, mais d'être simplement présent à soi-même. J'imagine que, si je reste assez longtemps, le fauteuil finira par prendre ma forme, que mes jambes s'alourdi-

ront au point de ne plus avoir envie de bouger, que mon souffle se calera sur le rythme lent de la pièce. L'idée de ne plus me distinguer du reste, de devenir un élément parmi les autres, me paraît soudain naturelle, presque évidente.

La lumière tourne dans la pièce, déplaçant lentement les ombres sur le parquet en chêne. Le buffet Henri IV est une sentinelle de bois veillant sur mon abandon. Je n'allume pas la lampe, malgré le crépuscule qui pointe. Pourquoi chasser l'obscurité ? Elle est le repos de l'œil, celle qui uniformise les formes. Je veille sans objectif. Mon cœur bat, et cela suffit. Chaque battement compte. Chaque clignement aussi. Rien à ajouter. Penser devient inutile. À quoi bon fabriquer des phrases quand le monde est déjà là, brut, sans commentaire ? Je laisse passer les images. Elles viennent, elles repartent.

Vers dix-sept heures, on frappe à la porte. Des coups secs, autoritaires, des coups qui exigent, qui somment de rendre des comptes au grand tribunal de l'activité.

— Jean-Marie ? C'est maman. Ouvre, je sais que tu es là, ta voiture est sur le parking !

Je ne bouge pas. Ni par indifférence haineuse, ni par fidélité absolue à mon expérience en cours. Sa voix est un bruit parasite, une fréquence mal réglée dans ma symphonie de silence. Elle insiste, appelle mon portable, puis finit par se parler à elle-même. Des mots chargés de reproches et d'une angoisse que je ne partage pas. Elle repart. Je suis de nouveau libre de n'être rien d'autre qu'une présence respirante. Je suis guéri de la fièvre de l'utile, de cette maladie moderne qui nous oblige à remplir chaque seconde par une tâche.

Le soir tombe. La faim devient une vibration douce au creux de l'estomac. Je réalise que l'humanité passe l'intégralité de son temps à tenter de combler des trous : de nourriture, de bruit, de travail, d'interactions sociales dénuées de sens. Moi, je célèbre le trou béant, comme un acte de résistance métaphysique. Rester assis quand tout le système vous ordonne de courir. Mes yeux s'habituent à la pénombre totale. Les objets du salon perdent leur fonction utilitaire pour devenir des sculptures

abstraites. La montre à mon poignet, avec son tic-tac arrogant qui prétend segmenter l'infini, me semble d'une absurdité sans nom. Je l'enlève, la pose sur le sol. Un effort qui me coûte une minute de concentration intense. Le temps n'existe plus ici. J'entre dans l'inertie sacrée.

Une araignée commence à tisser sa toile entre le dossier de mon fauteuil et la bibliothèque. Elle travaille avec une précision d'orfèvre, filant sa soie avec une économie de moyens admirable. Je l'admire, mais sans aucune intention de l'imiter. Elle est encore soumise à la tyrannie de l'instinct, elle doit produire pour subsister, chasser pour ne pas disparaître. Je suis parvenu à un stade de l'évolution plus avancé : le choix conscient du non-agir. Ce qui semble de la nonchalance, du farniente, est en réalité la découverte de la liberté fondamentale.

Le monde peut bien s'écrouler sous le poids de sa propre vitesse, je ne suis pas là pour en ramasser les débris ou en commenter la chute. Je ferme les paupières. L'obscurité intérieure est encore plus vaste que celle de la nuit, plus calme, plus accueillante. J'habite là désormais. Dans ce point zéro où plus rien ne pèse, où plus rien ne coûte, où l'existence se suffit à elle-même, dépouillée de tout accessoire. La conquête du vide est une splendeur muette que je suis le seul à pouvoir contempler.

Julie Martine

Au lit ? Certes, mais sans condamnation.



Le ménage quantique

Après avoir lu la page Wikipédia sur le chat de Schrödinger, je considère les moutons de poussière sous mon lit d'un regard neuf.

Considérons qu'ils se trouvent dans deux états équiprobables, présents et absents à la fois, jusqu'à ce qu'une observatrice (moi) se penche et regarde sous le lit, déclenchant ainsi un passage (regrettable) de l'état *Absent* à l'état *Présent*.

Cette superposition d'états serait certes modifiable (avec un engin aussi fastidieux qu'un balai), mais j'extrapole qu'il serait possible de laisser cette situation indéterminée pendant que je me glisse dans mon lit avec le chat (que je n'ai pas), fort satisfaite d'avoir résolu la question des moutons de poussière.

J'écrirais bien un article sur la méthode quantique de faire le ménage que je viens d'inventer, mais dans mes divers futurs probables, j'ai soit trop la flemme, soit mieux à faire. Et je ne veux pas déranger le chat qui peut-être dort et peut-être ne dort pas.

Marie Derley

Parfait, vous nous évitez l'effort de lire votre article.

L'hymne au courant d'air

Les bureaux de la « Performance Solutions » n'étaient pas de simples lieux de travail ; elles étaient les forges de l'efficacité moderne. Cette firme internationale s'était spécialisée dans le « flux tendu cognitif », vendant à prix d'or des conseils en restructuration pour que les usines produisent plus avec moins.

À l'intérieur, le silence n'existait pas. Il était remplacé par un bourdonnement électrique, ce mélange de cliquetis de claviers et de mots d'ordre managériaux jetés à la volée comme des défis guerriers. L'open-space, vaste aquarium de verre et d'acier où l'air semblait recyclé par un algorithme, vibrait d'une tension permanente. Ici, l'immobilité

était suspecte, le calme, une faute professionnelle.

Au milieu de cette fourmilière, Stéphane excellait. Stéphane était un homme d'une quarantaine d'années à l'allure trompeuse : un visage anguleux qui, lorsqu'il était crispé par un faux stress, lui donnait l'air d'un génie tourmenté par les chiffres. À cet instant précis, il traversait le plateau Nord d'un pas si vif que ses talons claquaient sèchement sur le lino. La mâchoire contractée, le sourcil froncé par une préoccupation que tous devinaient capitale, il serrait contre son flanc un énorme classeur de cuir noir. Un stylo bille, coincé derrière son oreille comme une arme de poing, semblait prêt à dégainer une signature urgente.

— Stéphane ! On en est où pour le dossier « Vortex » ? lança Clara sans lever les yeux de son triple écran.

Clara était l'archétype de la collaboratrice zélée, une femme dont les yeux injectés de caféine ne quittaient jamais les courbes de croissance. Pour elle, le monde s'arrêtait aux limites de son tableur.

— En pleine phase de déploiement, Clara ! Je file en cellule de crise ! projeta-t-il sans ralentir, l'air presque essoufflé par l'ampleur de sa tâche.

Stéphane franchit les portes coulissantes de l'ascenseur. Dès que les parois de métal se refermèrent, le miracle se produisit. Ses épaules s'affaissèrent de vingt centimètres. Son visage se lissa instantanément, retrouvant la mollesse d'un étang par un après-midi sans vent. Il appuya sur le bouton du cinquième étage – celui des archives désaffectées où personne ne s'aventurerait jamais – et laissa échapper un long soupir de soulagement.

Il ouvrit son classeur. À l'intérieur, aucune statistique, aucune analyse de marché, aucun contrat. Juste une grille de mots croisés entamée trois jours plus tôt et le dernier catalogue d'une enseigne de hamacs. Stéphane était un illusionniste du dynamisme. Son bureau, situé en plein courant d'air pour justifier son besoin constant de « circuler », était un chef-d'œuvre de mise en scène : une veste de costume toujours jetée sur le dossier de son fauteuil, une tasse fumante dont le breuvage n'était jamais consommé mais régulièrement renouvelé pour maintenir l'illusion d'une présence interrompue par une urgence, et ce fameux fond d'écran.

Un tableur Excel d'une complexité effrayante, figé à jamais, qui décourageait quiconque de s'approcher pour poser une question. Stéphane ne fuyait pas le travail ; il le contournait avec une élégance et une dépense d'énergie qui, si elles avaient été appliquées à ses missions réelles, auraient fait de lui le PDG du groupe. Mais l'ambition était un moteur trop bruyant pour son goût immodéré pour le retrait et le silence des heures creuses.

Ce matin-là, Stéphane avait un objectif crucial : atteindre la machine à café de l'aile Sud avant que le technicien ne l'éteigne pour l'entretien hebdomadaire. Pour ce faire, il avait adopté sa « posture de l'urgence absolue » : une chemise légèrement froissée, une liasse de feuilles volantes à la main et un pas si énergique qu'il semblait vouloir dépasser sa propre ombre.

Au détour du couloir menant à la direction générale, il percuta l'imprévu. Monsieur Vasseur, le grand architecte de la firme, se tenait là. Vasseur était un homme massif, dont la voix de baryton et les lunettes sans monture imposaient un respect immédiat. On racontait que son seul regard pouvait accélérer la croissance du PIB. Il était entouré d'une garde rapprochée de consultants aux mines dévastées par des nuits de veille.

Stéphane tenta un freinage d'urgence, mais l'élan était tel qu'il faillit bousculer le souverain des lieux.

— Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, souffla Stéphane, feignant un essoufflement dramatique. Je dois absolument valider ces données avant le point de midi... une question de minutes !

Vasseur posa une main ferme sur l'épaule de Stéphane. Il semblait scruter l'étincelle du génie dévoué.

— Regardez-moi cet homme, lança Vasseur à sa suite pétrifiée. Regardez cette intensité ! Pendant que nos cadres se perdent en conjectures, Stéphane, lui, est déjà sur le front.

L'intéressé sentit un frisson désagréable parcourir sa colonne vertébrale. Ce compliment sentait le piège à plein nez.

— Stéphane, j'ai une mission pour vous. Une tâche de haute voltige qui demande une réactivité

sans faille : le projet « Optimisation 2026 ». Nous devons revoir l'intégralité de la chaîne logistique de nos clients.

— Monsieur le Directeur, commença Stéphane en cherchant une excuse, je crains d'être déjà au maximum de mes capacités de traitement... Mes dossiers actuels sont... d'une densité...

— Je n'en doute pas une seconde ! l'interrompit Vasseur avec un enthousiasme terrifiant. Je sais que vous êtes déjà submergé, que vous ne comptez plus vos heures, mais vous êtes le seul capable de dompter ce chaos. Votre capacité à rester en mouvement perpétuel est la clé.

Stéphane ouvrit la bouche pour invoquer une fatigue imaginaire ou même un voyage imminent en Terre de Feu, mais Vasseur était déjà reparti.

— Entendu ! Votre bureau est désormais le centre névralgique de l'entreprise. Je veux un premier rapport lundi à la première heure !

Stéphane resta planté là, sa liasse de feuilles blanches pendant au bout de ses doigts. Le projet « Optimisation 2026 » venait de s'abattre sur lui comme une chape de plomb. Pour la première fois, il allait devoir déployer une énergie colossale pour ne rien produire, tout en faisant croire à une révolution industrielle. Un homme de son tempérament rencontrait là le défi de sa vie.

Le lundi suivant, la salle de conférence « Synergie » affichait complet. Douze têtes pensantes attendaient les directives du nouveau prodige. Stéphane, lui, n'avait pour tout bagage que son classeur vide et une envie irrépressible de retrouver l'horizontalité de son sofa.

— Stéphane, nous vous écoutons. Quel est l'angle d'attaque ? demanda un chef de projet dont la cravate semblait l'étrangler de zèle.

Stéphane laissa passer un silence pesant, une technique qu'il maîtrisait pour simuler une réflexion intense alors qu'il se demandait s'il restait des brioches à la cantine. Il finit par croiser les mains derrière sa tête, adoptant une posture d'une décontraction presque insolente.

— Avant tout, commença-t-il d'une voix traînante, nous devons laisser les processus décanter. L'agitation stérile est l'ennemie du flux. Pour

l'heure, ma consigne est simple : n'intervenez sur rien. Observez. Laissons le temps au temps.

Un murmure d'admiration parcourut l'assemblée. Ce simple refus viscéral de l'effort chez Stéphane fut interprété comme une philosophie managériale d'avant-garde, une sorte de « management par le vide ».

De retour à son poste, il décida de sécuriser ses arrières. Puisque son nouveau titre générait un afflux massif de courriels, il mit au point un système de réponses automatisées. Chaque message entrant recevait une réponse laconique : « Votre analyse est pertinente. Je reviens vers vous dès que possible. Poursuivez sur cette voie. »

Ce génie de l'esquive lui permit de libérer des plages horaires considérables, qu'il consacrait à de longues méditations les yeux clos. L'ironie éclata au grand jour. Libérées de la surveillance constante, les équipes se mirent à fonctionner avec une fluidité inédite. On lui attribua le mérite d'un leadership « non-intrusif et visionnaire ». Plus il s'éloignait de l'action, plus l'entreprise prospérait, érigeant son refus du geste inutile au rang de doctrine sacrée.

Le jour du grand bilan annuel arriva avec la brutalité d'un réveil-matin un lundi de pluie. Convoqué dans la « Salle du Conseil », Stéphane sentait ses jambes flageoler. Il était certain que le rideau allait tomber. Lorsqu'il entra, le silence était religieux. Vasseur se leva, un large sourire aux lèvres.

— Stéphane, c'est du jamais vu. En ne touchant à rien, vous avez optimisé nos marges de vingt pour cent. Le groupe vous décerne le prix du « Manager de l'Année ». Et pour dépasser ce début, nous vous confions la direction opérationnelle de notre pôle Asie. Vous partez pour Tokyo la semaine prochaine pour réorganiser nos sept usines.

Le monde bascula. Tokyo. Dix heures de vol. Des décalages horaires, des valises à boucler, des réceptions où il faudrait rester debout. Stéphane le vivait comme un exil vers l'enfer de l'agitation. Sa stratégie de l'évitement venait de créer un monstre d'activités dont il était la proie.

Le moment de la remise du prix arriva. Sous les projecteurs de l'amphithéâtre, Stéphane devait

rejoindre l'estrade. Mais pour lui, chaque marche menant au micro pesait le poids d'une enclume. Il s'agrippa au pupitre. Son visage affichait une pâleur cadavérique qu'il n'eut même pas à simuler.

— Je... commença-t-il d'une voix défaillante. Je crois que le système a fini par m'absorber.

Il laissa sa tête retomber sur le micro, provoquant un larsen strident. Puis, avec une lenteur de reptile en plein hiver, il se laissa glisser le long du meuble jusqu'à disparaître de la vue du public.

— Un surmenage ! s'écria Monsieur Vasseur. Cet homme s'est consumé de l'intérieur !

Le diagnostic tomba comme une bénédiction : « saturation cognitive totale ». Le voyage à Tokyo fut annulé. Le Conseil d'Administration vota une résolution exceptionnelle : un congé sabbatique de durée indéterminée, avec maintien intégral du salaire, afin que ce cerveau d'exception puisse « retrouver son centre de gravité ».

Une heure plus tard, un taxi déposait Stéphane devant son immeuble. Il monta les escaliers d'un pas souple. Une fois chez lui, il verrouilla la porte et fit tomber sa veste sur le parquet. Il s'installa dans son vieux fauteuil en cuir. À son poignet, sa montre marquait seize heures. Il la détacha et la posa sur le guéridon, face contre table. Il n'avait plus d'avion à prendre, plus de dossiers vides à porter. Stéphane ferma les yeux, esquisssa un sourire et savoura cette victoire absolue : il avait enfin toute la vie devant lui pour ne jamais rien commencer.

Alex V. Vargo

On a frémi pour Stéphane passé à deux doigts de devoir appliquer ses propres résolutions ? Ouf

D'ici, rien n'advient

Allongée. Alanguie, presque avachie.

Je vois l'après-midi filer, et sans culpabilité la famille s'agiter.

Depuis longtemps, ce canapé est mon refuge. Une pause. Ma place, quand l'envie de ne rien faire

me prend. Je m'y installe en douceur. Je suis chat, les yeux mi-clos. Les minutes passent, des heures – parfois. L'horloge tourne, carillonne ses urgences. À mon rythme, je glisse vers une rêverie solitaire. Précieux moment, savouré.

Du temps gâché, me dit Stéphane, agacé.

Du temps pour moi, un espace infini, un calme imperturbable, cela m'appartient, je réponds silencieusement.

Je m'étire, mes muscles se tendent et se détendent. Mes pensées à l'arrêt. Tout est suspendu. Je tends la main vers un livre, que je feins de lire. Avoir l'air pourtant occupée, pour ne plus être dérangée. Maîtresse de mon temps, je savoure le pouvoir sur l'instant suivant.

D'ici, rien n'advient. Cette langueur est une passion coutumière, je chante son éloge.

Christine B.

Chaque chose en son temps.

La dernière partie de l'unau

Depuis que j'avais décidé de mettre fin à mes jours, j'allais beaucoup mieux.

Je voyais la lumière au bout de cet interminable tunnel et la dissolution de mes problèmes.

Ma décision n'avait rien d'héroïque, ni de provocateur. Elle relevait plus du tiret supplémentaire sur une « to-do-list » en suspens, des choses à faire à moyen terme, sans pression particulière, telles que laver les rideaux ou renouveler son abonnement à la salle de sport. La date fatidique, griffonnée au hasard sur un post-it jaune collé sur mon frigo, était dans un futur suffisamment lointain pour laisser le temps à la nature de changer de couleurs et à ma volonté de s'endormir un peu. Les modalités restaient à définir... Je ne me vantais pas de mes intentions, ni ne m'en cachais. Personne ne prit mes rares allusions au sérieux ; encore un plan que je ne mettrais sans doute jamais à exécution.

Je gardai pour moi l'épiphanie qui avait enfanté

ce projet. Comment expliquer, alors que partout dans le monde, des victimes de guerres, des malades, des enfants se battent pour survivre, comment expliquer donc, que pour moi la vie moderne était d'un ennui mortel ? Il m'avait fallu presque quarante ans et la mort brutale de mes parents pour l'admettre, relire mon passé à la lumière de cet aveu et en tirer la conclusion inévitable et salvatrice : je n'étais simplement pas équipé pour les exigences sociales et énergétiques de la vie terrestre.

Le soulagement qui s'ensuivit fut immédiat. Je réalisais que mes priorités devaient changer, les urgences disparaître. Il devenait superflu de me contraindre, de me presser, de prévoir, d'anticiper quoi que ce soit. Mon projet m'autorisait la détente de « l'à quoi bon » et de « l'ici et maintenant ». J'allais vivre comme un chien, apprécier chaque moment pour ce qu'il serait, sans en attendre rien de plus, sans chercher à le faire fructifier, à en tirer quelque leçon ni avantage pour un avenir devenu quasi inexistant.

Si je sacrifiais les premiers jours à retourner travailler, j'abandonnai rapidement cette habitude devenue inutile et contre-productive. Dépenser mon énergie et mon temps pour nourrir les intérêts d'une poignée d'ultra-riches encostumés et corrompus m'épuisait depuis trop longtemps. Après quelques messages faussement inquiets de mes collègues, je reçus les missives peu amènes de mes supérieurs qui, s'étant renseignés sur mon état de santé apparemment parfait, me signifièrent bientôt mon licenciement, sans doute trop heureux de se débarrasser d'un élément réputé peu rentable.

Mes rares connaissances cessèrent rapidement de me solliciter. Elles s'aperçurent à peine de ma « disparition » et s'en accommodèrent sans regret. Comment leur en vouloir ?

Depuis toujours, tous mes proches s'étaient inexorablement éloignés de moi, répondant à mon manque d'élan pour ma vie et la leur, par une indifférence tiède.

Je comprenais la genèse de ces détachements successifs. Dès ma plus tendre enfance, mes parents notèrent chez moi une sorte d'indolence froide.

Bébé, je ne pleurais pas, je ne demandais rien. Loin de goûter cette facilité inattendue, ma mère s'en inquiétait. Je restais insensible au mamanaïs et ne répondais pas de façon satisfaisante à sa tendresse. Elle réagit bientôt avec tristesse et déception au regard hagard – un brin gélatineux – que je portais sur le monde.

Je passais des heures dans la contemplation de la poussière dansant dans un rai de lumière ou à l'écoute du tic-tac de la vieille horloge à balancier. Je ne faisais de mal à personne et j'admettais mal qu'on m'arrachât à mes non activités.

Les ennuis commencèrent vraiment à l'école. Mes instituteurs ne se fendaient même pas d'un « peut mieux faire », pressentant sans doute que non, je ne pouvais, ni faire mieux, ni faire plus.

Désespérés, mes parents me firent subir une batterie d'examens, espérant découvrir une pathologie qui expliquerait mon apathie apparente. En vain. Nulle étiquette médicale ne vint à mon secours. Je ne réussis même pas à intégrer le spectre toujours plus large des autistes, les cénacles des Hauts Potentiels, I, E, et autres TDAH. Selon les spécialistes, je ne souffrais de rien d'autre que de fainéantise congénitale. Rien ni personne ne semblait susciter suffisamment mon intérêt pour me mettre en action.

Pourtant, une année, un professeur de musique et d'art plastique remarqua mes capacités d'observation et d'écoute particulièrement développées et essentielles dans le monde des arts et du spectacle. Il partagea son enthousiasme avec ma mère, pensant lui donner l'espoir inattendu d'un avenir artistique et radieux. La vision d'un saltimbanque sans le sou, intermittent de tout mais surtout de rien, éternellement dépendant du soutien financier de ses parents, la décida à m'orienter d'autorité vers des études de comptabilité, peut-être moins créatives mais plus sûres. Je pourrais toujours choisir la couleur de mes stylos et le design de mon tapis-souris.

Comme toujours, je ne luttai pas et subis le reste de ma scolarité sans passion. Mon entrée dans la vie qui se voulait active se fit sans ambition. Je travaillais à l'économie, ce qui semblait logique pour un assistant comptable.

Contre toute attente, une collègue de travail

s'intéressa à moi. Intriguée par l'énigme de ma langue, elle en chercha la cause quelque temps, espérant, par son amour, en être le remède imparable. Je me laissai embarquer passivement dans cette histoire, n'y comprenant pas grand-chose et ne sachant pas ce qu'elle attendait de moi. Mon embaras ne dura que le temps qu'il fallut à cette bonne âme pour se rendre compte que, derrière ce mystère, il n'y avait rien d'autre qu'une insondable vacuité.

Son départ me rendit à ma routine confortable.

Jusqu'à l'accident.

Mes parents eurent le bon goût, pensais-je d'abord, de disparaître au cours du même accident de voiture, m'épargnant ainsi un travail de deuil à renouveler. Je découvris avec joie qu'ils avaient également organisé leurs obsèques à l'avance, ne me laissant que leur appartement à gérer.

Quelques mois après leurs funérailles, à la demande du notaire soucieux de boucler enfin la succession, je me rendis chez eux, de mauvaise grâce. Une odeur de viande avariée et de vieille poubelle m'accueillit. Le contenu du congélateur et du frigo, sans électricité depuis trop longtemps, se vengeait de ma négligence à grand coup d'attaques olfactives. Après avoir ouvert les fenêtres, j'embrassai d'un regard rapide cet univers abandonné et fus pris de vertiges. L'appartement était plein, plein de ce qui fait la vie ordinaire des gens ordinaires qui n'ont pas prévu de partir. Bibelots, vêtements, vaisselle, meubles me tombèrent tout à coup sur les épaules, comme autant de sacs de ciment. Je mesurai – pesai – l'énormité de la tâche que j'allais devoir accomplir seul : trier, nettoyer, vérifier, évaluer, inventorier, garder, donner, vendre, jeter...

Je compris immédiatement que ce serait au-dessus de mes forces. Cette évidence m'ouvrit soudain les yeux sur le calvaire que je m'étais imposé jusque-là. Mon inertie était telle que je ne m'étais jamais opposé ni affirmé, laissant mes parents, l'école et finalement, le reste du monde, décider de ma vie.

À présent libéré des pressions familiales et sociales, j'entreprends d'ériger mes inclinations naturelles en véritable art de vivre.

Je commençai par des choses simples.

Je renonçai à régler mes factures, à répondre à mon courrier que je finis par laisser s'accumuler dans ma boîte aux lettres.

Je fis une croix sur le ménage.

Je renouai avec les plaisirs de mon enfance en observant la couche de poussière s'épaissir sur les meubles avec une certaine fierté.

Je voulais sentir les minutes s'écouler en gouttes épaisses et perceptibles.

Je me postai au hasard d'un carrefour et m'efforçai de ne focaliser mon attention sur rien. Il est presque impossible d'être dans un lieu public, immobile et le regard vide, plus de quelques minutes. Invariablement, un congénère bien intentionné viendra s'enquérir de votre santé, vous proposer son aide et ruiner votre recherche du néant.

Je dus revoir mes ambitions à la baisse.

Je trouvai une alternative dans l'exploration de l'insipide, de l'absurde, du gâchis et des éphémères.

Mon exercice de l'oisiveté devint une véritable discipline et atteignit un tel niveau d'expertise qu'il confinait à la perfection.

Je restais au lit jusqu'en fin de matinée, le plafond pour seul décor. J'en connus bientôt chaque aspérité, chaque défaut aux formes animales ou géométriques. Mais cette connaissance était encore trop, je l'oubliai donc.

Je refusai d'abord de cuisiner et mangeai le strict minimum, la faim m'empêchant de jouir pleinement de ma nouvelle vie. Petit à petit, je perdis la sensation même de faim et trouvai de la satisfaction dans l'attente de son apparition, toujours plus espacée. J'étais ravi par la maîtrise de ma cosse sur les besoins essentiels de mon corps.

Je passais des heures devant le spectacle d'un fruit en décomposition, assailli de mouches et de leurs descendances qui le colonisaient. Le processus de pourrissement me fascinait, présageant de mon destin proche, le rendant si concret que j'en perdis la moindre appréhension. Je n'étais pas déprimé, la dépression impliquant, selon moi, un « c'était mieux avant ». Au contraire, je frôlais la complétude, l'extase d'être enfin moi, une sorte d'artiste éthéré, sans production matérielle.

Puis vint un jour banal, exactement comme tous les autres jours. J'avais laissé la radio sur une station oubliée, une tasse à moitié pleine et froide sur la table, et une fenêtre entrouverte où un pigeon faisait sa lente inspection. Quelque chose dans l'air était si régulier, si parfaitement assorti à mon indifférence, que je souris sans motif. C'est probablement ce sourire – ce détail minuscule, cette acceptation sans tension – qui fit que mon corps, privé de surprises, se rendit. Mourir de ne rien faire, pensai-je peut-être en dernier, est la manière la plus tranquille qu'on puisse imaginer de ne pas se presser pour partir.

Le post-it se décolla, la date prévue oubliée comme une phrase en suspens, trahie par le hasard. Le monde continua, inévitablement, à trouver de l'urgence ailleurs. Moi, je m'étais dissous dans une lenteur trop parfaite pour être interrompue.

Nathalie Ferlay

Avec méthode et obstination.

Œuvres complètes

Les années de formation (1999)

J'étais fatigué de ne rien faire lorsque, soudain, je m'endormis.

Le temps des certitudes (2025)

Accablé par une flemme atroce, je...

La paix retrouvée (2028)

C'est en raison d'un authentique talent pour la fainéantise¹ que je décidai de clore cette œuvre au bout de trois, pardon, deux lignes.

¹ Et d'une détestation radicale des notes de bas de page.

Orson C. Krafđ

Bien des auteurs envient de publier autant de livres.

